La Seconde Grande Guerre

1917-1924

Jay Winter

Grande Conférence Catholique

20 décembre 2018

Nous n’avons pas une seule histoire européenne de la Grande Guerre. Une des raisons tient à la situation radicalement différente des archives à l’ouest et à l’est de l’Europe. A l’ouest les archives sont très riches et très bien conservées. A l’est, elles ont souvent souffert des deux guerres mondiales. En conséquence nous n’avons pu écrire qu’une histoire partielle de la Grande Guerre, limitée au front de l’ouest, bornée dans le temps par l’armistice du 11 novembre 1918, alors qu’à l’est de l’Europe, la guerre s’est poursuivi et a dégénéré. Une seconde raison est l’indifférence des classes dirigeantes à l’est de l’Europe, dominées par l’année 1917 et occultant la guerre.

En réalité, la période de l’entre-deux-guerres n’a pas du tout commencé avec la paix. Entre 1918 et 1924 tout l’est de l’Europe était en conflit, non seulement à cause de la poursuite de la violence de 1914-18, mais aussi en raison de la mutation de la guerre qui a pris des formes violentes différentes notamment à l’égard des civils. Pour changer notre chronologie de la guerre et de la paix, il nous faut faire glisser le centre de gravité de l’histoire de la Grande Guerre de Londres à Varsovie, et de Paris à Petrograd.

**1. 1917**

Je présenterai mon argument de façon chronologique. Je commence en 1917 avec les multiples crises de cette année. Il y a deux origines dans cette crise : l’impasse militaire sur tous les fronts, et le commencement d’une crise économique qui a commencé vers 1917 et s’est poursuivie jusqu’en 1924.

Après trois ans de mobilisation industrielle, la première vague massive de grèves s’est répandue dans toute l’Europe, et a continué jusqu’en 1924. Elle provenait de l’inflation galopante dans tous les pays combattants et de l’inflation spectaculaire au sein des pouvoirs centraux. Cette crise a continué jusqu’en 1924.

La mobilisation industrielle de 1914-1917 a nécessité l’incorporation des travailleurs et de leurs syndicats dans la gestion de l’effort de guerre. Le nombre des adhérents des organisations syndicales a augmenté, et tous savaient que les profits des industriels progressaient plus vite que le prix du pain. Après trois ans de restrictions et l’Union sacrée durant laquelle les grèves étaient interdites, il eut une explosion de ressentiment et de colère. La lutte sociale est revenue dans tous les pays combattants, et évidemment très nombreux ont été les soldats solidaires de leurs soeurs et frères en grève. En particulier, les femmes se sont manifestées contre l’inégalité du sacrifice entre les pauvres et les ‘gros’, pendant l’hiver difficile de 1916-17. Ainsi la révolution de mars 1917 en Russie a été précipitée par une manifestation des femmes sur le prix du pain.

L’inflation en Allemagne et en Autriche-Hongrie était beaucoup plus sévère que dans les pays alliés. Les pouvoirs centraux n’ont pas pu utiliser le marché international du capital, dominé par Londres et assisté par le grand banquier privé américain J.P. Morgan. Mais l’inflation était un choix, une politique, et même un pari pour les Allemands. Ils ont espéré pouvoir imprimer des billets de banque, puis réduire leurs dettes nationales en exploitant les pays vaincus après leur victoire.

Le point tournant dans la guerre éonomique se situe fin 1916 et début 1917, quand le troisième haut commandemant allemand, avec Hindenberg et Ludendorff, a insisté sur une deuxième mobilisation industrielle allemande, après le choc de la bataille de la Somme. Pour répondre à l’artillerie lourde des Alliés, les Allemands on doublé leur cible de production. C’était une décision catastrophique, qui a mis des ‘embouteillages’ terribles dans l’économie allemande et diminué la consommation civile en faveur de la production de l’armement à tout prix et pour le profit des industriels.

Nous voyons ainsi qu’en 1917 l’Allemagne impériale a imprimé quatre fois plus de *Deutschmarks* qu’elle n’en avait dans ses réserves; en 1918, c’est six fois plus. Si l’Allemagne a financé la guerre par l’inflation, en revanche la Grande-Bretagne a financé la guerre par les emprunts. L’inflation en Grande-Bretagne est arrivée à 100% entre 1914 et 1918 ; en Allemagne, à la fin de la guerre, on en était à 800%, et après la guerre l’accélération des prix a pris le nom d‘hyperinflation.

La vraie crise a commencé en 1917, mais ses origines étaient enracinées dans le financement de la guerre. Dejà en janvier 1915, Sir William Grenfell Max-Muller, un officier du renseignement britannique, a fait cette remarque dans une revue de commerce allemande: ‘Aussi longtemps que nous avons eu confiance dans notre victoire militaire et politique, nous n’avions pas peur de notre système financier et de ses conséquences. Mais c’est évident que notre destin est la ruine à laquelle a conduit le sacrifice de notre dernier homme et notre dernier *Pfennig’*.

Et la ruine fut totale. Tout le monde a dû contourner la loi pour obtenir du charbon ou des denrées. Le marché noir s’est multiplié dans ces conditions, et les ouvriers ont développé une haine pour les ouvriers des usines de guerre, qui étaient mieux ravitaillés. L’inflation a détruit les épargnes et a touché en particulier les retraités et les personnes âgées. Les taux de mortalité des civils ont repris les statistiques de 1880. Et les soldats ont su que leurs familles avaient faim. Comme ils luttaient pour ces familles, pourquoi devaient-ils continuer la guerre alors que leurs vieilles mères mouraient de faim?

L’histoire économique de la guerre est brisée en deux. Avant et après 1917. Les Alliés ont défendu le niveau de vie de leur population civile; les pouvoirs centraux ont privilégié l’armée et les industriels fournisseurs des armes et des provisions. C’est la guerre économique qui a assuré la victoire des Alliés et entraîné la défaite des Pouvoirs Centraux.

C’est en effet dans les choix politiques et financiers qu’on trouve l’origine de la résurgence de la lutte des classes qui fait suite aux trois années d’Union sacrée. Entre 1914-17, la mobilisation a unifié les classes sociales ; après 1917, la deuxième mobilisation a divisé les classes sociales en Europe centrale et orientale. Après 1917, l’ennemi est à l’intérieur, dans la rue, dans les quartiers des riches.

Même chez les Alliés, l’inflation a alimenté le retour de la lutte des classes. Mais chez les Pouvoirs Centraux, la haine sociale a pris des formes plus variées et plus dangereuses. L’ennemi était votre voisin; il était à vos portes, et pas seulement de l’autre côté du front.

La révolte des Irlandais en avril 1916 a produit une guerre civile de sept ans qui s’est terminée seulement en 1923. En Europe centrale les luttes sociales étaient de tous ordres. Il y avait la suspicion et même la haine des concitoyens, responsables des malheurs sociaux. Cette atmosphère a créé une culture de guerre différente de celle de 1914. En 1914, la culture de guerre était unifiante ; en 1917 et après, la culture de guerre était clivante, pleine d’angoisse et de haine.

En Allemagne on a recensé les militaires juifs pour chercher à montrer qu’ils se cachaient et n’étaient pas au front. Quand l’armée allemande a reçu les résultats de cette enquête qui prouvait le contraire de ce qui était attendu, elle a détruit les documents. Le pourcentage des juifs allemands qui ont servi et qui sont tombés était en effet plus élevé que celui de l’ensemble de la population allemande. Les traces de ce recensement ont disparu, mais pas les sentiments qui l’avaient provoqué.

Cette culture de l’angoisse était évidente dans tous les pays en guerre, mais plus encore à l’est de l’Europe. Exactement durant les Ides de mars 1917, le Tsar Nicolas a abdiqué. C’est le moment où la guerre impériale a basculé et où la guerre révolutionnaire a commencé. C’est un spectre transnational qui a surgi dans une guerre transnationale. La culture de l’angoisse était amplifiée par la tristesse après trois ans de boucherie – sept millions d’hommes ont été tués entre 1914 et 1917 –, par la faim et par la haine des ennemis intérieurs à côté des ennemis extérieurs. Ici se trouve la raison essentielle à mes yeux de séparer la violence de la période d’avant 1917 et celle d’après 1917. Il s’agit de deux tremblements de terre liés mais différents.

En 1917 les deux cultures de guerre étaient l’une à côté de l’autre. La culture de la mobilisation a pris chez les Alliés une nouvelle force avec l’entrée en guerre des Etats Unis à leurs côtés. Mais les événements en Russie ont diminué leur optimisme.

Partout la division et de la haine à l’intérieur dominait la vie politique. Et quand, le 23 novembre 1917, les Bolchéviques ont publié mot à mot dans la *Pravda* les documents des archives du ministère des Affaires étrangères russes de 1914-17, le caractère impérialiste de la guerre menée par les Alliés a été révélé en plein jour. L’entrée en guerre des Etats Unis n’a pas changé le fait que c’était une guerre impérialiste. Le retour de la lutte sociale, dans les conditions de misère où vivaient des millions de civils, a augmenté la volonté criante d’en finir avec cette guerre impérialiste. Si des millions d’hommes et de femmes étaient morts simplement pour les pouvoirs impérialistes, pourquoi alors continuer la guerre? De l’autre côté du spectre politique une nouvelle droite est arrivée qui a inventé une menace basée sur la conspiration judéo-bolchévique qui menaçait l’effort de guerre.

Dans ces conditions, le centre politique de chaque belligérant s’est effondré. Le parti social-démocrate en Allemagne a été divisé en deux fractions– pour et contre la continuation de la guerre. Le parti libéral britannique s’est fracturé en deux; les Radicaux en France étaient divisés– Clémenceau a fait emprisonner son collègue radical Joseph Caillaux pour trahison, car il avait mené des négociations de paix.

La violence de guerre a explosé les racines profondes de la violence raciale aux Etats Unis. Les émeutes ont multiplié les tensions générées par la conscription des afro-américains, qui n’étaient plus disposés à tolérer les brutalités quotidiennes américaines. A Houston, au Texas, 145 soldats noirs se sont révoltés; seize civils et quatre soldats ont été tués. Dans les cours martiales qui ont suivi, 19 soldats ont été pendus et 40 ont été condamnés à 20 ans d’emprisonnement.

En 1918, le chef du parti socialiste américain, Eugène Debs, qui avait remporté un million de votes dans les élections présidentielles de 1916, était emprisonné pour espionnage car il avait encouragé les jeunes hommes à résister à la conscription. Un militant socialiste, Robert Prager, de nationalité allemande, a été pendu par une foule de patriotes. Les accusés furent totalement disculpés. Les Etats Unis avait une grande peur du radicalisme européen, et cela jusqu’en 1924, quand les lois sur l’immigration changèrent. C’est alors la fin de l’immigration de masse aux Etats Unis.

La polarisation a dominé la politique de la droite allemande, comme en 1917. Le *Vaterlandspartei* (parti de la patrie), avec le soutien de l’Amiral von Tirpitz et l’industriel Alfred Hugenberg, a été créé immédiatement après que le *Reichstag* ait voté une résolution demandant une paix negociée. La confrontation sociale a eu lieu juste au moment où les problèmes économiques s’aggravèrent.

En France, la polarisation a suivi les mutineries de l’armée en mai-juin 1917. On assistait à un profond manque de confiance dans le général Robert Nivelle et dans les commandants qui avaient sacrifié des milliers de soldats pour rien. En juillet 1917, après la dernière offensive russe sur le front de l’Est, l’armée russe a voté “avec ses pieds “contre la guerre. Les soldats sont retournés à leur village pour saisir leur terre libérée après la chute du Tsar. Après la prise du pouvoir par les Bolchéviques, un cessez-le-feu a été conclu sur le front de l’Est.

Malgré la victoire allemande en Russie, et aussi en Italie à Caporetto, la situation des Allemands restait précaire. Sous la surface des batailles, les deux côtés étaient confrontés à une crise sociale. Pour les Alliés, ils n’ont pas pu briser les lignes allemandes ou autrichiennes; la balance stratégique était la même qu’en 1914. Mais pour les Allemands, leur position était profondément instable. Le pouvoir militaire reposait sur des sables mouvants. Leur mobilisation de 1916 a diminué le niveau de vie des civils à un état proche de la pénurie, sans obtenir d’avantage militaire. La foi dans leurs invincibilité a remplacé la rationalité; les militaires préparaient une catastrophe.

1918

Après l’échec du dernier pari militaire allemand – l’offensive en mars 1918 pour percer le front de l’ouest et séparer l’armée britannique au nord et l’armée française au sud a été stoppée après plusieurs semaines de succès et une avancée sans précédent de 50 kilomètres – l’offensive allemande a trouvé ses limites. Les armées allemandes ont manqué de réserves, d’obus et d’alimentation pour continuer l’offensive.

Au même moment, la population civile en Allemagne et en Autriche est entrée dans un crise de subsistance, qui a continué longtemps après l’armistice du 11 novembre 1918. L’arme de guerre décisive en 1918 était la nourriture. 25 ans plus tard, c’est le pétrole, mais en 1918, la faim et l’épuisement ont brisé les pouvoirs centraux et les ont forcé à signer des armistices en septembre, octobre, et novembre 1918.

La crise sociale et la crise militaire étaient le produit de la façon dont les pouvoirs centraux ont dirigé la guerre. Ils n’ont pas voulu distribuer également les ressources entre les civils et les militaires; ils ont déformé l’économie allemande et produit une crise de subsistance à l’arrière sans garantir aux troupes l’armement et le ravitaillement suffisants pour remporter la victoire.

L’effort de guerre allemand s’est effondré intérieurement, et le haut commandement politique et militaire allemand a mené le peuple à un désastre aggravé par la menace d’une révolution. Les dirigeants allemands ont préféré les negociations avec Woodrow Wilson à la place des confrontations avec Lenine et ses Alliés. Mais ils n’ont pas pu éviter les condition des Alliés: un changement de régime et une armistice, suivis par une paix dictée et signée à Versailles six mois plus tard.

1919 et après.

Pour les Français, les Britanniques, les Américains, les Australiens, les Canadiens, les Sud-Africains ou encore les Néo-Zélandais, l’armistice signait la fin du cauchemar. Mais pas du tout pour les nations à l’est du Rhin. Malgré l’armistice le blocus allié a continué, et la souffrance des civils des pouvoirs centraux était un châtiment infligé par les pouvoirs victorieux– et ici on trouve le lien avec la seconde Grande Guerre, qui était essentiellement une guerre civile pendant laquelle les civils étaient les premières cibles et les premières victimes des combats.

La guerre des soldats s’est transformée en guerre civile et en une guerre contre les civils. La crise des subsistances et la violence ont continué durant cinq ans pour deux raisons essentielles. La première est que la révolution russe a précipité la lutte des classes de façon violente pas seulement en Russie, mais dans tous les pays de l’Europe de l’est. Et cette guerre de classe, cette guerre révolutionnaire a été contestée par les forces contre-révolutionnaires dans tous les Etats successeurs des empires allemand, austro-hongrois et russe. Et au même moment, ces conflits sociaux se sont heurtés aux guerres nationales pour établir les frontières des Etats successeurs des empires disparus.

Le résultat de ces guerres – et en particulier la guerre civile en Russie - a déterminé les contours du XXe siècle autant que la défaite allemande. Et les pertes de ces guerres sont parvenues au même niveau – à peu près 10 millions de personnes – quecelui de la première Grande Guerre elle-même.

La violence contre les civils a commencé Durant la semaine qui a suivi l’armistice. Quand la l’armée polonaise qui venait de se constituer a battu l’armée ukrainienne elle-même tout juste créée , elle a occupé la ville capitale de la Galicie, Lemburg, ou en Polonais, Lvov. Les Polonais ont forcé la population juive de la ville à résider dans un ghetto surveillé militairement. Entre le 22 et le 24 novembre 1918, les soldats et les civils polonais on attaqué les juifs et leurs propriétés dans ce ghetto. A peu près 150 juifs furent tués, 500 furent blessés, et les attaques ont détruit 500 magasins dits ‘juifs’.[[1]](#footnote-1) Ils ont brûlé aussi une des plus célèbres synagogues du mouvement hassidique né en Galicie.

Le nouveau gouvernement polonais de Pilsudski et Paderewski a condamné ces attaques, qui étaient menées par des bandits et des personnes souffrant de la faim. Une recherche récente a établi que les agresseurs étaient furieux de la différence présupposée entre la richesse juive et la misère polonaise. C’est-à-dire qu’ils considéraient que les Juifs devaient ‘restaurer’ aux Polonais leurs biens ou même leurs vies.

Nous voyons ici l’effondrement de la loi et l’ordre, et l’arrivée de l’antisémitisme comme une idéologie mobilisant les causes nationalistes. Il y a des continuités, mais quand on ajoute que la révolution russe était considéré comme un complot judéo-bolchévique, on voit un mélange toxique nouveau qui a dominé la politique de la droite contre-révolutionnaire et nationaliste. Les Polonais comme les Ukrainiens ont voulu que les Juifs paient pour leur prétendue trahison.

En Europe de l’est et dans les mois qui ont suivi l’armistice, la violence a explosé contre les ennemis intérieurs, les Juifs, les ouvriers et les soit-disant étrangers. En 1919 on a le cas de la guerre civile finlandaise. Elle a éclaté en février 1918, avec une offensive des soldats finlandais socialistes armés par le nouveau régime bolchévique. En face on trouve les forces conservatrices finlandaises, soutenues par l’armée allemande en Finlande. Après l’armistice et la chute de l’empire allemand, la guerre civile a continué. En 1919, La ‘garde blanche’ a battu ‘la garde rouge’ dans les batailles pour les villes de Tampere et Helsinki. Qu’est-ce qui a marqué cette guerre ? C’est le recours à la terreur pas seulement durant les combats, mais après. Presque 12.000 gardes rouges furent fusillés ou sont morts après la fin de la guerre. On doit remarquer que quand les guerres nationales ont muté en guerres révolutionnaires et civiles, le maltraitement des civils et des prisonniers a été sans limite.

Les guerres civiles dans les Etats baltes étaient dominées par le recours à la violence sans discernement. Le 1er décembre 1918, les forces bolchéviques russes et lettones ont envahi le territoire letton. La capitale de Riga est tombée le 3 janvier 1919. Mais une force instable de Lettons et d’Estoniens, à laquelle se sont jointes les forces para-militaires allemandes ont repoussé les Bolchéviques, puis ont lutté les uns contre les uns. Les forces allemandes se sont emparées de Riga le 22 mai 1919, et elles ont refusé de partir, parce qu’elles avaient pour objectif, malgré la fin de la guerre et la disparition de l’empire allemand, de créer un Etat allemand dans la région balte. Cette idée folle a disparu quand elles furent expulsées par leurs anciens alliés organisés dans une force letto-estonienne, qui a été fragmentée après cette victoire. Enfin, après plus de combats, un traité letto-soviétique a établi l’indépendance de la Lituanie.

Ce qui s’est passé dans les Etats baltes est un microcosme de la guerre civile et révolutionnaire qui s’est répandue tout autour de l’ancien empire russe entre 1917 et 1924. Mon intention n’est pas du tout de raconter l’histoire des dizaines des guerres civiles qui ont déterminé le destin de la Russie post-impériale et sa revolution bolchévique. Je peux dire simplement, qu’entre Helsinki et Vladivostock à l’est et Murmansk au sud jusqu’à Erevan, on peut constater une grande arche de violence extrême, de temps en temps sporadique, mais toujours brutale, pesant pendant cinq ans sur le destin de la future URSS. Celui qui veut sentir l’atmosphère de ces années peut lire les contes de Yitzhak Babel sur les Cosaques russes.

Il y a deux autres dimensions dans ces explosions de violence. Le premier point est que ces conflits militaires internes étaient déformés par la présence d’unités militaires des pouvoirs victorieux de l’ouest. Les Alliés ont commencé leur invasion avant l’armistice, pour protéger les armes russes qui risquaient d’être saisies par les Allemands, mais ils ont continué avec plus de force leurs efforts contre-révolutionnaires entre 1919 et 1924. C’était une guerre perdue d’avance, parce que la présence des soldats étrangers a convaincu les paysans russes que seuls les Soviétiques pouvaient éviter un retour du Tsar et la perte de la terre qui avait été confisquée après 1917. La guerre contre le communisme pendant ces années a laissé un cicatrice profonde dans l’attitude des Russes envers l’ouest. Mais c’était aussi le commencement de la guerre froide, qui a continué jusqu’en 1991 et la chute de l’empire soviétique.

Imaginez la folie de cette intervention. Il y avait une armée dans la mer noire grecque, qui a voulu établir un empire grec en Anatolie, mais aussi en Crimée. Il y avait un armée japonaise de 70.000 hommes, qui a chassé les bolchéviques en Mandchourie dans l’espoir de créer un Etat satellite. Il y avait des troupes américaines, britanniques, des anciens prisonniers de guerre italiens – lesAlpini – luttant à côté des forces tchèques qui ont traversé la Sibérie en 1918, menaçant la libération du Tsar, et puis précipitant le meurtre de la famille royale russe par les Bolchéviques à Ekaterinburg. Cette intervention internationale était un vrai navire de fous, ignorant la langue, la culture et la lutte sociale en Russie. Leur échec et la reconnaissance *de facto* de l’Union Soviétique par les grands pouvoirs en 1924 a mis fin à la Seconde Grande Guerre.

Dans cette guerre transnationale, la plupart des victimes était des civils. Le point saillant de la guerre civile russe – et des guerres baltes, polonaises, et ukrainiennes – est que les populations civiles étaient prises dans le feu croisé des bandes armées, des brigands, et des idéologues. Celui qui veut chercher un goût de ces cruautés peut lire le chef d’oeuvre de Pasternak *Le Docteur Jivago*, ou le poème extraordinaire d’Anna Akhmatova, écrit en 1919, ‘Pourquoi ce siècle est le pire’ sur lequel je reviendrai

La deuxième caractéristique essentielle de ces guerres civiles est qu’elles se sont déroulées dans des conditions de famine générale, en particulier en 1921-22, et dans une période d’épidémies galopantes. Imposer la faim sur les enfants, sur les personnes âgées, et sur les familles est devenu une forme de guerre et un résultat de la guerre. Et quand les fermiers n’ont pas pu cultiver leurs terres, ils on abandonné les étangs, dans les eaux stagnantes desquels les épidémies de paludisme ont puisé leurs origines, aux côtés des épidémies de choléra, de malaria, de typhus et de la fièvre typhoïde. La combinaison de la violence de la guerre civile russe et des épidémies de la période 1917-24 explique pourquoi les pertes de la Seconde Grande Guerre sont à peu près les mêmes – dix millions – que celles de la Premiere Grande Guerre.

Les estimations de la mortalité civile entre 1917 et 1924 sont très fragiles. Le démographe Boris Urlanis a établi qu’il y avait 300.000 victimes militaires et 450.000 victimes civiles dans la guerre russo-polonaise de 1918-1920. Dans les terreurs rouges et blanches, on peut estimer qu’il y avait plus d’un million de victimes. Puis plus de cinq millions de personnes ont péri durant la famine de 1921 en Russie.

L’aide transnationale

La grande crise de la période 1919-1924 a déclenché un des premiers grands projets d’aide humanitaire. Il y avait déjà des tentatives en 1914, quand les troupes américaines ont essayé d’alimenter les civils menacés par la faim produite par l’éclatement de la guerre. Le *Joint Distribution Committee* a été fondé par des notables juifs de New York pour nourrir la population juive en Palestine. Il existe encore aujourd’hui.

En octobre 1914, le comité pour l’aide sociale de la Belgique a été fondé par un autre groupe d’Américains et a trouvé l’accord des Allemands, des Belges, et des Britanniques pour la livraison de la nourriture à la population civile en Belgique, malgré le blocus britannique du territoire occupé par l’armée allemande. Le directeur du projet était un ingénieur qui était lui-même un orphelin, Herbert Hoover; il a organisé ce projet avec une énergie et une efficacité étonnantes. Il a nourri entre six et dix millions de civils en Belgique et au Nord de la France.

A la fin de 1918, ce projet transnational a été réorganisé pour fournir les denrées nécessaires à l’Europe de l’est. Il s’est appelé “Association américaine de secours” (ARA), et a agi en Pologne,y compris dans le ravitaillement des soldats polonais engagés dans la guerre russo-polonaise. Il y avait des programmes menés par l’ARA en Turquie et en Palestine, ainsi qu’entre décembre 1921 et 1923 en Russie bolchévique, avec l’accord de Lenine. Le génie de ce projet est de reconnaître que le ravitaillement dépend du transport plus que des récoltes ou des importations de blé. Avec une équipe de 120.000 Russes et 300 Américains, l’ARA a nourri plus de 10 millions de Russes chaque jour pendant plus de seize mois.

Combien de vies ont-elles été sauvées par cet effort innovateur? C’est impossible à évaluer, mais on peut conclure que la mutation de la guerre internationale en des guerres civiles, sociales, et nationales, a précipité les développements importants du secteur humanitaire. Hoover et ses collègues ont inclus le droit de nourriture comme un droit de l’homme.

Mais ce n’était pas la fin des boucheries de la Seconde Grande Guerre. On doit ajouter les victimes de la guerre gréco-turque de 1919-23, et du soit-disant ‘échange des populations’ musulmanes et chrétiennes.

Un pas en avant, deux pas en arrière: c’est le bilan humanitaire de la Seconde Grande Guerre. Les Grecs eurent l’idée grandiose de recréer un empire y compris dans l’ouest de l’Anatolie après la défaite des Bulgares et des Ottomans en septembre-octobre 1918. Sans préparation économique ou logistique, le premier ministre Venizelos a essayé de réaliser ce rêve pour prendre le contrôle de l’ouest de l’Anatolie habitée par une population chrétienne anciennement établie. Quand les flottes alliées sont arrivées à Constantinople, les Grecs ont envahi l’ouest de l’Anatolie, et pendant leur avancée militaire, ils ont commis des atrocités contre les musulmans qui vivaient depuis longtemps aux côtés des chrétiens. Ces crimes prolongeaient les atrocités commises dans les deux guerres des Balkans en 1912-1913.

Au même moment, les Alliés ont conclu un traité de paix à Sèvres, qui a imposé des conditions très sévères pour les Turcs, qui perdaient presque tous leurs territoires européens sauf Constantinople. Les Grecs ont reçu le droit d’occuper Gallipoli et Smyrne, et le droit des Arméniens et des Kurdes de former leurs Etats autonomes était reconnu. Les ‘capitulations’-ou le droit d’exploitation financière des étrangers - étaient réétablies, ensemble avec les ‘concessions’ – ou le droit d’exploitation économique de la terre ottomane par les pouvoirs de l’Alliance. Elles ont imposé une commission financière sur les Turcs pour régler les réparations qu’ils devaient payer pour les dommages de guerre. En somme, la Turquie est devenu comme la Chine, un colonie impériale des Alliés, qui ont divisé l’Anatolie dans des sphères différents d’intêret.

Trois ans plus tard, ce traité était déchiré, et remplacé par le traité de Lausanne. La raison en est simple. L’armée turque avait battu non seulement les Grecs, mais forcé tous les Alliés de reconnaitre les frontières de la Turquie qui existe encore aujourd’hui. Les concessions et les capitulations ont disparu, et le traité de Lausanne ne dit pas un seul mot sur l’existence d’une Etat indépendant arménien ou kurde. Après l’invasion russe de 1921, la jeune République arménienne a été absorbée dans l’Union soviétique.

Mais la différence la plus frappante entre les deux traités est la reconnaissance des échanges forcés des populations grecques et turques définies non par leur langue ou leur ethnicité, mais par leur religion. ‘Les nationaux turcs de religion grecque orthodoxe’ ont été échangés pour ‘les nationaux grecs musulmans établis en territoire grec’. Cette convention a été signée le 30 janvier 1923. Le traité de Lausanne était une reconnaissance d’un fait accompli, mais un fait accompli avec une brutalité totale. Voyez les photos prises par les marins français et l’écrivain américain Ernest Hemingway lors de la destruction de la ville de Smyrne en 1922. Les nations victorieuses de la Première Grande Guerre ont accepté les conséquences de la Seconde Grande Guerre. Plus de 1.300.00 ‘grecs chrétiens’ quittèrent la Turquie, et plus de 400.000 ‘turcs musulmans’ étaient expulsés de leurs villages en Grèce.

La définition de la nationalité par la religion, négociée par La Société des Nations était un désastre, un précédent que les Nazis saisirent avec ferveur dix ans plus tard. Mais la bénédiction du nettoyage ethnique par la communauté mondiale était même pire, parce qu’elle a consacré la légalité de la guerre contre les civils qui a commencé à l’aube de la Seconde Grande Guerre. Son ombre pèse encore sur nous.

Conclusion

J’ai intitulé cette conférence la Seconde Grande Guerre. Est-ce justifié ? J’ai insisté sur les profondes différences entre les guerres multiples de 1917-1924 et celles de la guerre de 1914-1918. Après 1917, la guerre révolutionnaire a remplacé la guerre impérialiste. Après 1917, la guerre économique se transforme en guerre de la faim et de la famine, accompagnée par la plus grande crise de l’inflation de l’histoire européenne. Entre 1917 et 1924 on assiste à la plus grande crise dans l’histoire des épidémies mondiales, avec notamment l’arrivée de la grippe espagnole qui a tué deux fois plus d’hommes et de femmes que la guerre de 14-18. Et dans toutes ces crises, les civils ont souffert beaucoup plus que les militaires. La conclusion de cette guerre dans le traité de Lausanne de 1923 a établi dans le droit international le transfert de millions de civils de nationalités fixées par leur religion. Dans cette Seconde Grande Guerre on assiste à un mélange toxique des éléments idéologiques qui mènera directement aux mouvements fascistes et, après 1933, à la Deuxième Guerre Mondiale. C’est en novembre 1918 qu’on assiste au premier pogrom de la Seconde Grande Guerre. C’est dès 1919 que nous voyons arriver le cocktail idéologique qui va se développer dans les années trente– la lutte contre les judéo-bolchéviques, l’hyper nationalisme, le culte du Führer, la haine de la démocratie et des valeurs libérales. Pour moi, la conclusion est évidente : les racines les plus profondes de la dégénération de la guerre à la guerre contre-révolutionnaire et raciste n’existaient pas avant, mais après l’armistice de 1918.

Bien sûr les racines ne sont pas les uniques déterminants de l’histoire. La crise de 1929-1931 a tout changé, mais l’expérience des années 1919-1924 a influencé la suite de l’histoire.

Est-ce suffisant pour vous convaincre qu’il y a eu une Seconde Grande Guerre, occultée par l’armistice qui a limité la crise mondiale de 1914-18 à la guerre contre l’Allemagne? Considérons deux autres alternatives. En premier lieu Winston Churchill a écrit dans un de ses livres célèbres sur cette période qu’il y a eu une crise mondiale. Mais sa vision était celle des hommes impérialistes de son temps. Il a écrit que la guerre des géants était terminée et que la guerre des pygmées avait commencé. Je ne peux pas adhérer à ce point de vue; la guerre sur le destin de la révolution russe est tout sauf pygméenne. Les résultats de cette guerre révolutionnaire ont déterminé les contours du vingtième siècle peut-être plus que les conséquences de la guerre contre l’empereur Guillaume II.

En second lieu, si l’expression ‘la crise mondiale’ ne vous convient pas, vous préféreriez peut-être celle de ‘La guerre après la guerre’. Mais pour moi, c’est impossible. La guerre contre les civils a commencé en 1915 en Anatolie, avec le génocide arménien, mais les armées belges, britanniques, françaises, et même allemandes n’étaient pas des armées génocidaires. C’était les armées des nations et des empires du XIXe siècle. Après 1917, la guerre a dégénéré et est devenue d’une violence extrême dirigée explicitement contre les civils. La guerre après la guerre était une autre sorte de guerre, visible dans les années 30 et 40, bien loin de 1914. Ceux de 14 étaient des hommes en uniforme; l’armée allemande du Kaiser n’avait rien à voir avec l’armée nazie de 1939-45. Mais des éléments importants ont formé le cadre et le commandement du mouvement nazi durant la Seconde Guerre Mondiale.

La fin du centenaire de la Grande Guerre doit stimuler une réflexion sur la myopie de notre interprétation de fin de la Grande Guerre. On doit éviter de sous-estimer la capacité de changement dans le phénomène ‘guerre’. Elle est un virus meurtrier et mutant, qui a menacé notre vie dans des formes différentes tout au long du siècle qui a suivi 1914. Pour les soldats belges, britanniques et français, le cauchemar, la boucherie ont pris fin en 1918. Mais le reste du monde – en Russie, en Finlande, en Turquie, en Arménie, au Maroc, en Palestine, en Inde, en Corée, et même en Chine –n’a pas eu pas cette chance. Une nouvelle forme de violence extrême est née après la Premiere Grande Guerre, et elle a transformé notre monde. Les 10 millions de victimes de cette Seconde Grande Guerre méritent notre réflexion, notre compassion et notre mémoire.

1. William W. Hagen, ‘The Moral economy of ethnic violence: The pogrom in Lwow, November 1918’, *Geschichte und Gesellschaft* 31, no. 2 (Apr. - Jun., 2005): 203-226. [↑](#footnote-ref-1)